

harnois que l'on se proposait d'aller visiter pour y passer les heures de la vacance et fuir le climat débilitant des villes. Eh bien! les vacances qui nous promettaient tant de belles choses sont aussi finies, l'été est passé, et les affaires ont repris leur train habituel. Les affaires! voilà ce dont on s'occupe uniquement à cette heure. S'amuser et faire de l'argent, ou plutôt faire de l'argent pour s'amuser, telle est la grande devise de notre siècle. C'est le siècle de l'or qui a remplacé l'âge d'or.

Oui, l'été est fini! Déjà tout se meurt dans la nature; il y a partout autour de nous une langueur qui saisit et fait méditer. C'est en vain que notre œil cherche dans les physionomies et les objets qui nous entourent quelque chose de riant, de joyeux, de gai où il puisse se reposer avec plaisir; il rencontre partout un froid mortel, un je ne sais quoi qui glace et qui plonge dans la tristesse et dans la mélancolie: tant la nature physique influe sur la nature morale.

Déjà les arbres présentent l'aspect d'immenses squelettes qu'un scapel inexorable, le froid, a réduits dans un état navrant de décharnement et de nudité. Les rues sont jonchées de feuilles mortes, et le passant, en les foulant, semble s'assombrir et de plus en plus rêver. C'est le deuil qui nous arrive avec l'automne.

Du courage donc: voici venir l'automne avec son cortège ordinaire de pluies, de mauvais temps, de tristesses et de sombre mélancolie. Si les hommes d'affaires et d'argent y trouvent leur compte, les dandys, les galants, les princes de la mode sont, assurément, bien éloignés d'y trouver le leur. Le dépit se peint déjà visiblement sur leur figure. C'est avec grand regret qu'ils voient arriver le temps où les premiers froids, se faisant sentir, ils se verront forcés de s'encapuchonner et de se renfrogner jusqu'aux oreilles dans leurs riches fourrures. Pauvres gens! Quel malheur! Ne pas pouvoir paraître dans leur grand jour, avec leur éclat, leur brillant, et tout leur clinquant habituel; se voir obligés de voiler leur jolie toilette, obligés de cacher leurs précieux bijoux, que n'aurait pas dédaignés le roi Crésus; obligés d'éclipser toutes leurs prétentions, leurs pendeloques, pendants et sous-pendants, voilà qui est réellement désagréable!

Du reste, je ferais remarquer que ces gens-là sont certainement plus à plaindre qu'à mépriser. Car enfin, il semble qu'ils aient été ensorcelés pour la bagatelle par quelque puissance invincible et supernaturelle.

Hélas! c'est à bon droit et avec sagesse qu'un grand moraliste moderne a dit: "Le linge est la préface de l'homme dans notre siècle."

Un français d'esprit et de grande intelligence a décrit Londres à peu près en ces termes: Une immense et gigantesque cheminée que les promeneurs ramènent de leurs habits en passant dans les rues le long des édifices. Et il a ajouté: Le fait le plus honteux et le plus humiliant aux yeux de la classe pauvre et nécessiteuse de notre type moderne, c'est de sortir dans la rue sans être coiffé d'un superbe *castor*, et pour les mendiants d'être obligés de mendier leur pain sans gants. Quelles gens! Quelles mœurs! Auei quelle société! Si je ne me trompe, notre ville semble subir l'influence des mœurs ultragalantes et et ultrafrivoles de la grande métropole. Je crains fort même de ne voir arriver le temps où l'anglomanie aura acquis une telle vogue ici que nous aussi, nous en viendrons à ne plus sortir autrement que la tête encaissée dans un *castor* ou autre, selon les exigences de l'époque galante, et les mains dûment et soigneusement gantées. Et qui sait, ce moment n'est peut-être pas éloigné.

Un pays où de telles mœurs existent et où se rencontrent de pareilles excentricités; un peuple qui a de semblables goûts, une société en proie à un luxe si effréné aurait, sans aucun doute, raison de s'attendre à tomber un bon matin dans les folles erreurs d'un paganisme d'un genre tout nouveau: *L'idolâtrie des pantins et des marionnettes*. Ce serait réellement fâcheux. C'est possible pourtant. Cependant, j'aime à croire que cela n'arrivera pas ici.

Il est donc à espérer que la société cessera bientôt d'encenser et de tourner autour du *mannequin* de maîtresse la mode en se pâmant d'enthousiasme et d'admiration. Certes, s'il y a un sceptre que l'on doive ambitionner, s'il y a quelque chose de digne et de noble à laquelle on doive tendre de toutes nos forces, s'il y a enfin une royauté qui doive dominer et régner sur nous, c'est bien celle de l'intelligence et du mérite, la seule vraie et que tout le monde est loin de reconnaître pourtant.

Il y a à mes yeux, dans notre grand siècle, si remarquable par ses grandes découvertes dans le domaine de la science, trois grandes plaies sociales qui nous désolent: les *mitraillesuses*, les *pétroleuses*, et la *mode*. C'est bien le cas de dire qu'il y a ici-bas deux progrès distincts: l'un qui tue, l'autre qui sauve la société.

EDOUARD COUILLARD.

NOUVELLES GÉNÉRALES.

Le *Franc Parleur*, dont la publication avait été suspendue, depuis quelques semaines, reparait avec un format agrandi.

On dit que M. Sénécal a vendu le chemin de lisses de bois de Richelieu, Drummond et Arthabaska, à M. A. B. Foster, de Waterloo pour \$90,000, et que M. Foster se propose de substituer des lisses de fer aux lisses de bois.

M. Rhéaume, député pour la Division-Est de Québec, est à la veille, dit-on, d'être nommé protonotaire.

ACQUITTÉ.—Le capitaine Pelletier, accusé d'avoir tué un embaucheur avec une hache, à Québec, l'été dernier, a été acquitté par le jury.

On lit dans le *National*:

Un excentrique statisticien, bien connu à Paris, vient de se livrer à un singulier calcul.

Ayant réuni 3,000 mouches dans une chambre mesurant 70 pieds cubes, il saupoudra le plancher avec une livre de sucre et quatre jours après il alla voir le résultat de son expérience. Il ne restait plus qu'environ une cuillerée de sucre. De là, il conclut que le sucre, se vendant à raison de 10 centins la livre, chaque mouche coûte au pays 20 centins, depuis le moment où elle voit le jour jusqu'à sa mort.

MORT DANS UN CHAR-DORTOIR.—Une jeune américaine, âgée

d'environ 20 ans, fille de M. W. T. Clément, de Northampton, Mass., est morte dans un char-dortoir sur le "Vermont Central," à Northfield, Vt., mardi, le 29 Octobre dernier. Elle était venue au Canada pour chercher à rétablir sa santé; mais sa maladie, la consommation, fit de tels progrès qu'on lui conseilla de retourner chez ses parents. Elle se mit en route le mardi soir en question, mais les forces lui manquèrent et elle mourut durant le trajet.

Nous lisons dans un journal américain:

La nomination de M. N. Lacroix, le troisième candidat sur le ticket, était une juste appréciation des droits de nos concitoyens d'origine française à la représentation dans la législature de l'état. Pour cette représentation M. Lacroix est admirablement qualifié. C'est un homme d'éducation et d'habileté, tout à fait au courant de l'histoire et des événements de l'état et de la cité, excessivement populaire parmi toutes les classes et qui fournira une excellente carrière.

Un événement lamentable jetait, il y a quelques jours la ville de Trois-Rivières dans la consternation.

Un jeune individu, atteint d'aliénation mentale, s'est armé d'une hache et a tué sa propre sœur.

Voici comment s'est commis cet acte:

Un jeune homme, nommé Charles Hart, résidant avec sa mère, une de ses sœurs, et un frère, et dont la folie avait obligé ses parents à l'envoyer dans un asile d'aliénés, est revenu, il y a quelques jours, au milieu de sa famille.

Mardi dernier, il entra tout à coup dans une chambre où reposait sa sœur, Mme. Perry, et, sans motif aucun, lui asséna un coup de hache sur la tête. Personne n'était présent au moment du crime, mais l'on suppose que la mort de Mme. Perry a été instantanée. La mère, entendant du bruit dans cette chambre, y courut immédiatement, mais malheureusement, il était trop tard.

La ville entière partage l'immense malheur qui vient de fondre sur la famille Hart.

La défunte laisse une petite fille.

CORRESPONDANCE PARLEMENTAIRE.

Québec, 17 Novembre 1872.

M. le Rédacteur,

Au moment où je vous écris, on ne parle encore dans tous les cercles que de la querelle de MM. Chauveau et Cauchon. On disait, hier, que M. Cauchon passait, armes et bagage, dans l'opposition, mais on dit aujourd'hui que des deux côtés on a pensé qu'il valait mieux s'entendre et mettre bas les armes, que toute discorde entre les chefs conservateurs serait plus funeste que jamais.

Les escarmouches qui ont marqué le commencement de la session font pressager que la lutte sera vive, lorsque viendront les questions de l'administration des terres, des élections contestées, de l'Asile de Beauport et de l'Université Laval.

La demande de l'établissement d'une université à Montréal, n'est pas abandonnée, comme on le disait. Cette demande venant après le discours de P. Braun, avait d'abord été très mal vue, mais le jeu des partis lui donne plus de chance aujourd'hui.

Voici ce qu'on dit dans certains cercles pour repousser cette demande:

1o. Le Pape se serait déjà prononcé, dans un décret, contre l'établissement de deux universités dans la province de Québec.

2o. Quatre évêques de ce pays en auraient fait autant.

3o. L'Université-Laval fermerait ses portes, si on établissait une autre université.

4o. Elle aurait offert d'établir à Montréal une succursale dont tous les professeurs seraient pris à Montréal.

5o. Les Rév. PP. Jésuites n'auraient pas les moyens d'établir et de soutenir une université comme celle de Québec.

Voici ce qu'on dit en faveur de cette université:

1o. Une université est nécessaire à Montréal et elle ne ferait pas de tort à l'Université-Laval où les jeunes gens de ce district ne peuvent pas aller et ne vont pas.

2o. L'évêque de Montréal n'aurait pas, si une succursale était établie, le contrôle et la juridiction qu'il a le droit d'avoir sur l'éducation universitaire.

Mais ce qui surtout pourrait amener l'établissement de cette université à Montréal, c'est qu'aucun parti ne voudrait prendre la responsabilité de s'y opposer; les représentants du district de Montréal surtout craindraient de prendre une pareille position.

JARDIN.

COUR DE POLICE.

13 Novembre, 1872.

Ce matin un nommé Pierre Coursolles, journalier de métier et âgé de 79 ans comparait devant le magistrat de Police sous accusation d'avoir égratigné sa chère moitié, ces jours derniers, Marie-Louise Pariseau, qui est aussi âgée de 76 ans.

Traduit à la barre, le Magistrat lui pose les questions suivantes:

Prisonnier, quel âge avez-vous, et quel est l'âge de votre épouse.

79 ans, répond l'accusé, pour moi, et 76 pour mon épouse.

Le Magistrat.—Est-il possible, Coursolles, qu'à votre âge, l'on puisse s'oublier ainsi, et battre sa moitié.

L'accusé.—Monsieur le Juge, si vous me le permettez, je vais vous raconter comment notre petite affaire s'est passée, répond le prisonnier.

D'abord, Monsieur le Juge, il est bon de vous dire, que ma femme n'est pas "Oh Marie conçue sans péché" et pis, et pis quelquefois ça m'arrive de prendre un petit verre de gin—et pis, la bonne femme dispute, me bourasse, et pis moi je prends patience, et pis, et pis, et pis je l'égratigne.

Dans tous les cas, Monsieur le Juge, quand vous aurez été 60 ans en ménage avec votre femme comme je l'ai été, peut-être bien que vous l'égratignerez plus que moi, car c'est bien long, O! mon Dieu! 60 ans toujours avec une femme qui vous tracasse jour et nuit.

Le Magistrat trouvant que le nommé Pierre Coursolles était un vrai martyr, ne le condamne qu'à une piastre d'amende, et les frais, en tout \$6.00, ou à 20 jours de prison.

Un ami charitable qui se trouve à la Cour de Police, paie le montant de l'amende du prisonnier qui sort en souriant, promettant bien que si sa chère moitié vient à mourir, il restera veuf le restant de ses jours.

(UN TÉMOIN.)

LA CHARITÉ.

La Charité, c'est l'ange au gracieux sourire
Qui recueille ici-bas les sanglots et les pleurs;
Eclaire les sentiers tout remplis de terreurs,
Et ranime le cœur harassé qui soupire!

C'est la brise qui passe, essayant la sueur
De l'artisan courbé sous un lourd poids d'alarmes;
C'est le regard ami qui se voile de larmes
Quand un front bien-aimé pâlit sous la douleur!

C'est la lèvre qui prie et la voix qui console,
Près du sombre grabat effleuré par la mort!
C'est le barde aux puissances annonçant le remord;
C'est la main qui, sans bruit, verse au pauvre l'obole!

Peuple! la Charité, c'est le luth généreux
Qui chante au seuil des rois le nom de la patrie!
La Gloire, l'Équité, la Liberté chérie,
Votre lot méconnu, votre joug douloureux!

O sainte Charité! source d'amour, ô flamme
Que la main de Dieu seul allume dans le cœur,
Suaire essence, don précieux du Seigneur,
N'es-tu pas le trésor qui parfume notre âme!

J. W. MILLER.

Rimouski, 2 nov. 1872.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

L'Assemblée nationale s'est réunie le 11, à Versailles. M. Thiers lui a envoyé un message dans lequel il parle des progrès que fait la libération de la France, et se prononce plus énergiquement qu'auparavant en faveur du maintien définitif de la république. Cette dernière déclaration, jointe à l'influence que le président a exercée en faveur des républicains, dans les élections qui ont eu lieu dernièrement, ont satisfait les républicains et irrité les partis monarchiques.

Dans le monde légitimiste, on s'occupe beaucoup de la dernière lettre de M. le comte de Chambord, et des rumeurs de toute sorte sont mises en circulation. On prétend que cette lettre est le premier acte d'une campagne nettement monarchique qui serait entreprise par la droite à la rentrée de l'Assemblée. MM. de Carayon-Latour, Lucien Brun, de La Rochette, qui se sont rendus auprès de M. le comte de Chambord pour le décider à publier cette lettre, seraient résolus à proposer catégoriquement à la Chambre le rétablissement de la monarchie. D'un autre côté, on assure que les princes d'Orléans seraient prêts à se rallier au chef de la branche aînée, et qu'ils n'attendraient plus pour cela qu'une occasion favorable.

L'Assemblée nationale a réélu M. Grévy pour président par 462 voix contre 43.

Le général Chanzy a donné sa démission de président du centre gauche, à cause de ses devoirs militaires. On parle d'une nouvelle combinaison politique dans l'Assemblée. Le centre gauche romprait avec l'extrême gauche et se fusionnerait avec le centre droit.

ANGLETERRE.

A propos de l'attitude prise par l'Angleterre dans la guerre franco-prussienne, un journal français, le *Mémorial Diplomatique*, fait les remarques suivantes:

"Pour avoir tourné le dos à la France, le gouvernement anglais a eu le beau succès d'avoir fait de la Prusse une grande et glorieuse puissance, et, en ce qui touche la Russie, d'avoir perdu la dernière chance d'en arrêter la course victorieuse en Asie. En peu de temps le gouvernement a fait l'œuvre des siècles. Tout a été imprudemment, indécemment précipité! Heureusement pour la France, après tous ses malheurs, elle se trouve placée du bon côté. Elle est dégagée de l'alliance anglaise, et c'est l'Angleterre qui l'a délaissée. Au besoin, elle serait donc libre de chercher désormais sur le continent des alliances qui pourraient le mieux convenir à ses intérêts.

INFORMATIONS.

ÉCOLES MILITAIRES.—Les écoles d'Instruction Militaire (Infanterie) de Montréal, Québec, Toronto, Kingston, Fredericton, (N. B.) et d'Halifax, (N. S.), s'ouvriront le premier décembre prochain. Ceux qui désirent entrer dans ces écoles devront s'adresser aux Majors de Brigade de leurs divisions respectives; l'allocation est la même que par le passé: \$50.00 et les frais de voyage.

NOS GRAVURES.

LE GRAND REMOIS.

Ce remous est un des phénomènes les plus remarquables de la rivière Niagara. Il est situé trois milles plus bas que les chutes et un mille plus bas que le pont suspendu, à un endroit où la rivière forme subitement un coude qui est presque un angle. Les eaux détournées de leur cours naturel bondissent sur les rochers qui les rejettent en arrière, à une hauteur de dix pieds, sous la forme d'une spirale dont la base disparaît dans une espèce de gouffre tournant.

MARAUDEURS.

Cette gravure représente une scène qui se reproduisait souvent il y a deux ou trois siècles en Écosse, alors que ce pays ne faisait pas partie du Royaume-Uni. Ce sont des maraudeurs qui sont allés faire une excursion dans les pâturages de leurs voisins, les anglais, et en ramenant de magnifiques troupeaux.

LES PREMIERS ESSAIS.

Les peintres anglais excellaient, pendant un certain temps, à faire des portraits d'enfants. C'est une spécialité que ne possèdent pas tous les artistes. L'auteur de cette gravure, M. Bauerle, excelle dans ce genre.